

## Lucarne sur Locarno

Festival du film  
Locarno 2010

04 au 14 août 2010

(Invité d'honneur de Locarno  
2010 : John C. Reilly (d.) dans  
*Walk hard, The Dewey Cox  
Story*, de Jake Kasdan, 2007)

## Table des matières :

P.1

Père-Mutation ... L'année - test

P. 2

Prêts à boire la mer et les poissons!

## I. À VOIR

*La Petite Chambre*

p. 3

*Womb**La Mirada Invisible**Buried*

p. 4

*Hugo Koblet, Pédaleur de Charme**Na Putu*

p. 5

*The Tree**Winter's Bone*

P. 6

*The Human Resources Manager**Tamara Drewe**Svet-Ake / The Light Thief*

p. 7

*Bad Boy Kummer**C'était hier*

p. 8

## II. POURQUOI S'EN PRIVER?

*Nowhere Boy*

p. 9

*Cyrus**L'Avocat*

p. 10

*Coeur Animal**The Switch**The Kids are all right*

p.11

*Rammbock**Rubber**Periferic*

p. 12

*En Famille**Au fond des Bois**Beyond the Steppes*

p.13

*Pietro**La Nostra Vita**Octubre*

## III. À EVITER

*Cold Weather**L.A. Zombie*

29 films

63<sup>e</sup> édition - Père-Mutation...  
l'année - test!

L'édition 2010 a été le baptême du feu du nouveau directeur artistique, Olivier Père (sur le nom duquel on n'a pas encore fini de faire de plus ou moins fines plaisanteries, puisqu'il succède à Frédéric Maire ...).

Le Festival poursuit son bonhomme de chemin, avec une moyenne de 150'000 visiteurs. Les conditions atmosphériques jouent un rôle essentiel dans les chiffres de fréquentation : chaque soirée de pluie éloigne des milliers de spectateurs de la Piazza Grande. Il y en a eu quatre cette année, et la soirée de clôture en salle en a découragé plus d'un. Olivier Père a considérablement réduit le nombre de films montrés, ce qui est une excellente initiative (280 titres au programme cette année contre 397 en 2009). Il a en outre renoncé à utiliser le Cinéma Otello à Ascona, tout le Festival était regroupé à Locarno, ce dont personne ne s'est plaint. La 63<sup>ème</sup> édition a attiré quelque 900 professionnels du cinéma et un nombre équivalent de journalistes du monde entier.

Dans les pages qui suivent, je vous proposerai, toutes sections confondues, quelques commentaires sur un choix de films parmi

les quelque quarante que j'ai vus. Je vous épargnerai le détail des diverses sections ou du palmarès, sachant que vous trouvez toutes ces informations sur le site du Festival.

Il y avait plusieurs invités prestigieux cette année, dont la comédienne Chiara Mastroianni (38 ans) gratifiée du « *Prix d'excellence Moët et Chandon* 2, et le producteur-réalisateur Menahem Golan (81 ans) qui a reçu le « *Prix Raimondo Rezzonico*. » Le cinéaste Alain Tanner (81 ans) et le réalisateur-producteur JIA Zhang-ke (40 ans) ont reçu un « *Pardo d'honneur* ».

Enfin le Festival a présenté un hommage à l'acteur John C. Reilly (45 ans) et au plasticien-réalisateur Philippe Parreno. Sans oublier l'immense cinéaste Francesco Rosi (88 ans) dont on a vu « *Uomini Contro* » (1970) sur la Piazza Grande.



Olivier Père, directeur artistique



Michel Bouquet dans  
**La Petite Chambre**



Jeanette McDonald et  
Maurice Chevalier dans  
**The Love Parade**

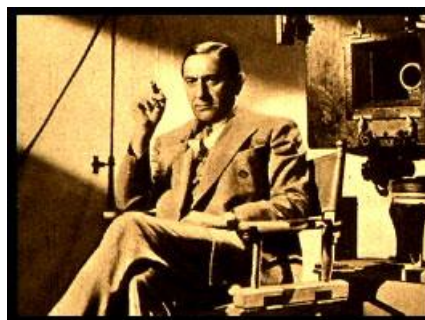


Gary Cooper et  
Claudette Colbert dans  
**Bluebeard's Eighth Wife**

### Prêts à boire la mer et les poissons !

Pour la rétrospective, M. Père a fait un "placement" de père de famille, sûr, consensuel : Ernst Lubitsch (1892-1947), rétro organisée en collaboration avec la Cinémathèque française. Près de cinquante films sont montrés dans ce programme. Ernst Lubitsch, descendant de Juifs russes, a été acteur avant de passer à la réalisation en 1915. Il fit ses débuts à Berlin, mais c'est Hollywood qui le consacra. Créateur de génie, artiste accompli, Lubitsch excelle aussi bien dans la comédie que dans le drame ou le film en costumes, offrant une vision critique et sans prétention des moeurs et de la société de son temps. Son écriture est précise, incisive, sa mise en scène agile et brillante, son humour multiple et permanent. Un monument incontournable du 7<sup>ème</sup> Art.

Si vous n'avez pu voir ses films à Locarno, sachez que le programme de la rétrospective est diffusé à la Cinémathèque suisse dès mi-août jusqu'à fin octobre 2010. Ne manquez pas de découvrir ces régals audio-visuels que sont la majorité des oeuvres de Lubitsch.



Ernst Lubitsch, cinéaste

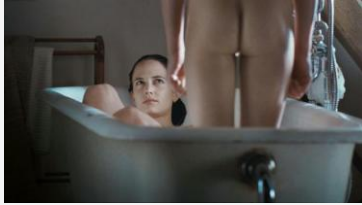
Dans les pages qui suivent, les films sont regroupés selon des critères personnels, et ce classement n'est pas parole d'évangile, loin de là. L'idée est de citer sous I. (À VOIR) tout ce qui peut être montré à un public scolaire et

nous semble de qualité. Sous II. (POURQUOI S'EN PRIVER ?) se retrouvent des titres dignes d'intérêt, mais pas forcément exploitables pédagogiquement. Et sous III. (À EVITER!) les films controversés dont la vision n'est pas indispensable.

### I. À VOIR

**La Petite Chambre**, Stéphanie Chuat et Véronique Reymond, CH, Luxembourg 2010 (Distribué en Suisse par Vega)

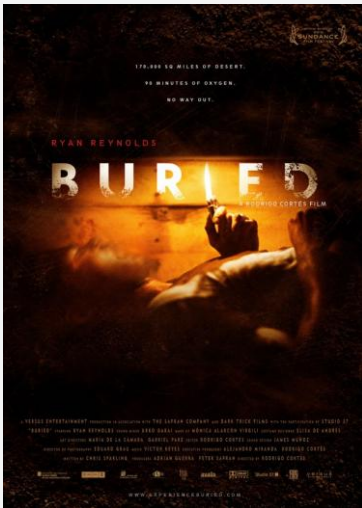
Edmond est veuf, octogénaire farouchement indépendant, et pas commode. Il a des problèmes cardiaques, ne peut plus vivre seul, mais la perspective d'entrer en maison de retraite lui fait horreur. Et les soins à domicile prodigués par Rose ne lui conviennent guère mieux. Il brusque la jeune infirmière à domicile, qui lui répond du tac au tac. Rose semble forte, mais il n'en est rien : elle vient de perdre son premier bébé, mort-né à huit mois. Sa vie s'en est trouvée figée et obscurcie, à l'image de la petite chambre qu'elle avait préparée pour Colin et qui est désormais un musée-tombeau. Une affection étrange l'attire vers ce vieil homme qu'elle a besoin de protéger, envers et contre tous. Entre ces deux êtres se nouent des liens qui permettront à l'une de retrouver goût à la vie, et à l'autre de choisir sa fin. Ce très beau film traite de la mort, de la vieillesse, de la ghettoïsation des vieux. Il parle de la population vieillissante de notre pays, des mouiroirs que sont les établissements médico-sociaux. *La Petite Chambre* est porté par un Michel Bouquet bougon et magnifique et une excellente Florence Loiret-Caille. A voir ABSOLUMENT lors de sa sortie en janvier 2011. Les deux réalisatrices du film se sont connues sur les bancs d'école. Elles voulaient devenir actrices, les voilà réalisatrices de talent! (Disciplines concernées : Education aux citoyennetés, éducation



Eva Green dans  
**Womb**



Julieta Zylberberg dans  
**La Mirada Invisible**



aux médias, économie et société, par exemple).

**Womb**, Benedek Fliegauf, Allemagne, Hongrie, France 2010

L'amour d'une femme, Rebecca, pour son amant décédé l'amène à avoir recours à l'insémination pour donner naissance à un clone du défunt. L'enfant cloné se mue en l'homme qu'elle a aimé, et elle se surprend à le désirer, et à jalouser sa petite amie. Une thématique plus que délicate qui ne manque pas de soulever des questions éthiques et légales. Le film est d'une beauté plastique totale, et envoûte tout en baignant le spectateur dans un halo de solitude crépusculaire, de questionnements muets et douloureux sur cette décision discutable de vaincre la mort par la manipulation génétique. Le film met en outre l'accent sur l'exclusion dont sont frappés, dans cette société future, les êtres issus du clonage, ostracisés comme tout étranger l'est ou peut l'être. Les deux vies de Rebecca se déroulent dans l'isolement de plages désertes, dans des maisons bâties sur le sable (c'est tourné à Sylt, pour représenter l'Angleterre). Les décors naturels sont magnifiques, les dialogues sobres, et les acteurs excellents. (Disciplines concernées : Education aux citoyennetés, Psychologie, Education aux médias).

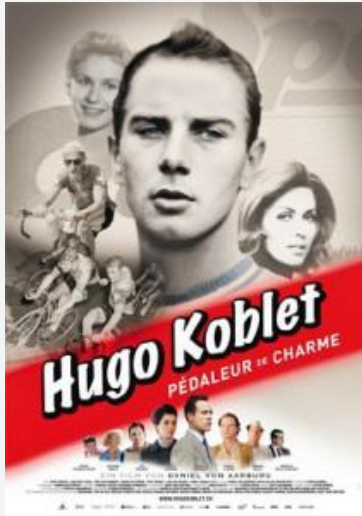
**La Mirada Invisible**, Diego Lerman, Argentine 2010 (Distribué en Suisse par Trigon)

Mars 1982, la révolte contre la dictature militaire gronde dans les rues de Buenos Aires. Marita, 23 ans, est surveillante au Lycée national de Buenos Aires, un établissement qui forme les futures classes dirigeantes. Au premier abord, on se croirait d'ailleurs dans une école militaire! Les élèves doivent se mettre en rang sur les damiers géants qui ornent la cour intérieure de cette bâtisse ferait penser à une prison (au mieux à un couvent!). Marita est

prête à faire du zèle pour se faire apprécier. Lorsque le surveillant en chef lui demande d'être l'oeil qui voit tout sans être vu : l'oeil invisible, elle est partante. Dès lors elle épie, traque, dénonce, ayant élu les toilettes des garçons comme poste d'observation privilégié! Si une discipline de fer règne entre les murs, au-dehors, les jeunes s'éclatent, boivent, rient, se droguent. Dans les rues de Lima, l'opposition à la dictature gagne du terrain. La caméra de Diego Lerman espionne l'espionne, ses victimes, ses collègues, et révèle dérives et secrets honteux. Les mouvements de caméra sont lents, s'attachent aux pas de cette Big Sister névrosée et refoulée qui s'enfonce de plus en plus dans un tunnel. On attend l'éclat, la catharsis, on ne sera pas déçu. Une fable réussie et intelligente sur le totalitarisme agonisant. (Disciplines concernées : Histoire, géopolitique, Education aux citoyennetés, Sociologie, Education aux médias).

**Buried**, Rodrigo Cortès, Espagne 2010 (Distribué en Suisse par Ascot-Elite)

Le film se déroule entièrement dans un cercueil, et réussit cependant à naviguer entre le film d'horreur, le thriller psychologique, le thriller sociopolitique, l'action et le drame. Ce huis clos se déroule sous les sables d'Irak, en 2006, lorsque Paul, camionneur civil, est fait prisonnier par des ravisseurs que l'on ne verra pas, qui exigent une rançon de plusieurs millions de dollars. Au captif de se débrouiller pour que quelqu'un paie ! Les ravisseurs ont laissé au prisonnier un téléphone mobile, un briquet Zippo, un crayon, un canif et deux bâtons lumineux. Le prisonnier lutte pour sa vie, coincé dans une caisse par les interstices de laquelle le sable s'infiltré, tandis que l'oxygène se fait rare. Chaque minute le rapproche d'une mort certaine. Les trois unités sont plus que respectées dans ce film claustrophobe terrifiant, et les plus grands maîtres de l'an-



Manuel Löwensberg dans  
**Hugo Koblet, Pédaleur de  
Charme**



... Et le vrai Hugo Koblet



Mirjana Karanovic dans  
**Na Putu**

goisse pourraient tirer leur chapeau à M. Cortès. Plan liminaire du film : un écran noir, une respiration haletante, des grattements d'ongle, des coups de pied ou de poing, des gémissements. Puis la flamme d'un briquet révèle partiellement les traits d'un homme jeune, blessé, couché dans un habitacle si exigu qu'il peut à peine relever la tête. L'homme va tenter d'appeler à l'aide, aux Etats-Unis et en Irak. Et tomber sur les exaspérants messages de mise en attente, subir les transferts d'appel, et les discours tout préparés, ainsi que les promesses de salut, dans la discrétion, sans alerter les médias, alors que ses ravisseurs l'obligent à envoyer un appel à l'aide aux médias. On vit le drame d'un bouc émissaire, d'un civil qui paie pour la participation de son pays dans une guerre sale. Qui va bien payer une rançon de 5 millions de dollars ? Un film qui vous donne largement à réfléchir, tout en vous faisant froid dans le dos. (Disciplines concernées : Histoire, Géopolitique : guerre d'Irak, extorsion et enlèvements de civils dans les pays en guerre, etc.)

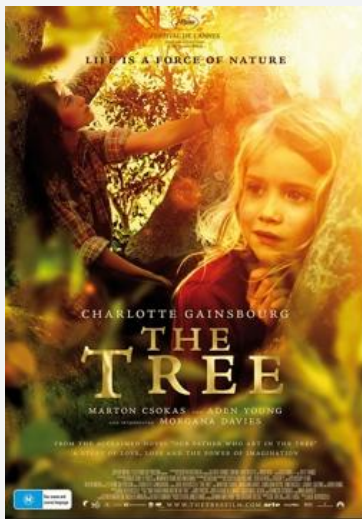
**Hugo Koblet, Pédaleur de charme**, Daniel von Aarburg, CH 2010 (Distribué en Suisse par Disney)

Hugo Koblet (1925-1964) était le chéri de ses dames, et fut effectivement surnommé le « pédaleur de charme ». Jamais il n'oubliait de se passer un coup de peigne pour les photographes et les fans à l'arrivée! Ce fils de boulanger zurichois était un as du vélo, et dans la vie l'idole des femmes. Koblet devint une star en remportant le Tour d'Italie en 1950 et le Tour de France en 1951. Il est à l'apogée d'une carrière fulgurante, et très brève. Il semble que devant l'insistance de ses entraîneurs, il accepta une injection massive de "vitamines" pour soigner une grippe. Suivie de beaucoup d'autres, sans doute. Le film se montre très discret sur ce point, mais révèle que peu après,

on diagnostiquait chez Koblet un cœur hypertrophié et d'autres carences physiques. Il ne retrouvera plus jamais les triomphes de 1951 et 1952. C'est le début d'un déclin qui s'achèvera en novembre 1964 : l'Alfa de Koblet percute un arbre, il meurt sur le coup. Le film est une construction réussie et crédible entre des films d'archives et des scènes tournées dans le style du cinéma des années 1950. Le choix des costumes, des décors, le parler et le jeu des interprètes, tout est parfaitement authentique. L'histoire est ponctuée de témoignages de gens qui ont connu Koblet, parmi lesquels son grand rival et ami, le nonagénaire Ferdie Kubler. Et cerise sur le gâteau : le beau Manuel Löwensberg, qui interprète le rôle-titre, est le talentueux fils de notre conseiller fédéral démissionnaire Moritz Leuenberger ! (Disciplines concernées : Histoire de la Suisse, Histoire du sport en Suisse, Education aux médias : le bio pic).

**Na Putu - Sur le sentier**, Jasmila Zbanic, Bosnie (Distribué en Suisse par Trigon)

Luna est stewardess, Amar est aiguilleur du ciel, un couple moderne, heureux. Ils sont musulmans non pratiquants. Il ne leur manque qu'un enfant, Luna suit un traitement. Lorsqu'Amar est surpris buvant durant les heures de travail, il est suspendu pour six mois. Il se morfond à la maison en attendant Luna. Tout change après leur rencontre fortuite avec Bahriza, un ancien camarade d'Amar. L'homme porte barbe, chéchia, djellaba, et ne serre pas la main de Luna, parce qu'elle est femme! Bahriza propose du travail à Amar, à l'écart de Sarajevo, dans un camp retranché de musulmans wahhabites fondamentalistes, où une stricte séparation règne entre hommes et femmes, et où l'endoctrinement est quotidien. Peu à peu, Luna ne reconnaît plus ce mari moustachu, barbu, toujours lisant le Coran, toujours



Charlotte Gainsbourg dans  
**The Tree**



muni de son petit tapis de prière et qui ne veut plus avoir de relations avec elle parce qu'ils n'ont pas été "vraiment" mariés selon la coutume coranique ! Lorsque Luna découvre qu'elle est enceinte, elle sait qu'elle ne pourra pas élever un bébé dans un environnement intégriste. Le film commence et s'achève par la même scène : Luna se filme, le ventre très légèrement arrondi. Se prépare-t-elle à avorter, à élever son enfant seul, ou avec son mari ?

(Disciplines concernées : histoire des religions, histoire, géopolitique).

**The Tree**, Julie Bertuccelli, Australie, France 2010 (Distribué en Suisse par FilmCoopi)

En Australie, Dawn et Peter vivent heureux avec leurs quatre enfants dans leur petite maison à l'ombre d'un gigantesque figuier. Peter exerce la profession de transporteur de maisons, dans le Queensland. Lorsqu'il meurt d'une crise cardiaque, chacun essaie à sa façon de surmonter son chagrin. Simone, 8 ans, des quatre enfants sans doute la plus proche du défunt, croit que son père vit à présent dans l'arbre. Elle lui parle, l'arbre bruisse, gronde, semble lui répondre. Son frère aîné a, lui, hâte d'être adulte, et les deux plus jeunes se referment sur eux-mêmes. Simone réussit presque à convaincre sa mère que l'arbre centenaire est "spécial", surtout quand ses branches s'insinuent dans la maison et ouvrent un passage à grenouilles et chauves-souris. Une nouvelle vie s'instaure cependant : Dawn trouve un travail, et peut-être un nouveau compagnon. Le figuier protecteur devient destructeur : lors d'une tempête, il détruit partiellement la maison. Si la réalité et l'imaginaire sont intimement liés, le film n'est jamais fantastique. Il se limite à observer les mécanismes de l'animisme enfantin. Adapté du roman *Our Father Who Art in the Tree*, de Judy Pascoe, le deuxième long métrage de Julie

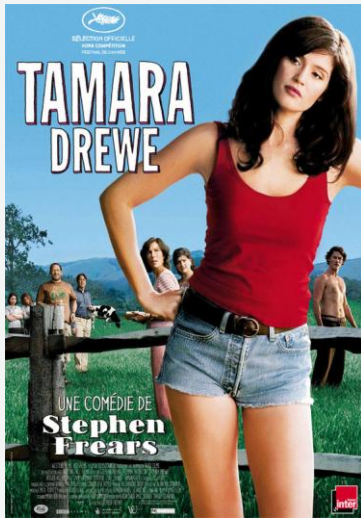
Bertuccelli est une fable magnifique et riche en émotions. (Disciplines concernées : Education aux médias, Arts Visuels ; Histoire des religions : la transmigration des âmes, le lien avec les disparus, l'animisme enfantin; sciences naturelles : les arbres géants et millénaires; Géographie : ville ou campagne, mer ou montagne, haute ou basse altitude, etc. lieux de vie privilégiés ou prétendus tels; faune, flore et conditions de vie dans le Queensland australien).

**Winter's Bone**, Debra Granik, USA 2010 (Distribué en Suisse par Look Now)

Ree vit dans une maison un peu délabrée, avec son frère, sa sœur et une mère malade mentale. Ree est donc cheffe de famille et maîtresse à domicile en l'absence du père. Lorsqu'elle apprend par le shérif que son père, dont ils sont sans nouvelles, a mis la maison en gage pour pouvoir payer sa caution et éviter la prison, elle se jure de le retrouver et de le convaincre de se rendre aux autorités. L'homme fait partie d'un réseau de trafiquants de "meth" (méthamphétamine), et est apparemment en fuite non seulement devant la loi, mais aussi devant ses partenaires. Ree commence son enquête, se heurtant au mutisme et à l'agressivité des voisins, des vagues ou vrais parents, en particulier des femmes endurcies de cette communauté rude et hostile. On lui fait comprendre avec des arguments musclés que poser trop de questions pourrait lui coûter cher. Le film se déroule dans la région montagneuse et sauvage d'Ozark, qui, entre les rivières Arkansas et Missouri recouvre une partie du Missouri, de l'Oklahoma, du Kansas et de l'Arkansas. La jeune fille traverse le film en parka et bonnet de laine, le visage impassible, ne laissant presque jamais transparaître une



Mark Ivanir dans  
**The Human Resources  
Manager**



Gemma Arterton, rôle titre de  
**Tamara Drewe**



Les deux ados en plein âge  
bête Jessica Barden et  
Charlotte Christie dans  
**Tamara Drewe**

marque de découragement, ou de faiblesse. Elle est tenue à distance des hommes par leurs femmes, des harpies qui n'hésitent pas à la frapper. Mais Ree tiendra bon jusqu'à ce que ces mêmes harpies l'aident à trouver une réponse. À première vue, un condensé de tous les clichés sur les rednecks et moonshiners américains. Mais en y réfléchissant, on doit saluer l'intensité du drame, la force de ce personnage, courageux, positif, tenace, et qui s'est mis hors d'atteinte de la criminalité dans l'environnement fermé et implacable où elle a grandi.

**The Human Resources Manager**, Eran Riklis, Israël, Allemagne, France, 2010 (Distribué en Suisse par FilmCoopi)

Le directeur des RH de la plus grande boulangerie industrielle (se dit Mafia en israélien !!) de Jérusalem reçoit l'ordre d'accompagner la dépouille d'une ouvrière morte dans un attentat-suicide jusqu'à son village natal, en Roumanie. Séparé de sa femme, entretenant des rapports en peu tendus avec sa fille, l'homme se passerait bien de cette mission. Mais comme le cadavre de la jeune femme séjourne, non identifié, à la morgue de Jérusalem, la presse accuse la boulangerie d'indifférence et d'inhumanité. Intervenir en personne pour ramener la défunte à sa famille ne pourra qu'améliorer l'image ternie de la maison. Une tragi-comédie, combinant observation, émotion et humour. Un road-movie au rythme fluide et tranquille, sur la découverte de l'autre, sur les tracasseries administratives, sur les difficultés de communication, sur la Roumanie post-communiste, sur la presse et sa soif de scandales, les chocs de cultures, les conflits de générations ... Le ton est paisible, bon enfant. Une fable qui vaut le détour (Disciplines concernées : Histoire, Géopolitique, Education aux Citoyennetés, Education aux Médias).

**Tamara Drewe**, Stephen Frears, UK 2010 (Distribué en Suisse par Pathé)

Ce Frears est adapté d'une bande dessinée homonyme de Posy Simmonds, elle-même librement inspirée de *Far from the madding Crowd* de Thomas Hardy. Le retour de la jeune journaliste Tamara Drewe à Ewedown où elle a grandi bouleverse ce petit monde en semi-léthargie. La seule attraction semblait y être Stonefield, propriété de Beth et Nicholas Hardiment, sorte de B & B fréquenté par toutes sortes d'écrivains à la recherche d'inspiration. Le maître de maison est un auteur de policiers à succès. Tamara, ravissante et sexy, (la chirurgie esthétique y est pour quelque chose!) est venue vendre la maison familiale. Mais les hommes du coin vont freiner son élan : son premier amour devenu beau à tout faire, le batteur d'un groupe de rock de passage, et même Nicholas Hardiment ! Une chronique satirique sur la vie ennuyeuse dans un petit village au charme bucolique, ponctuée par les dialogues et 400 coups de deux adolescentes que l'ennui pousse à faire des bêtises qui ont des conséquences pour les adultes. Au fil des saisons, Tamara Drewe sert de révélateur aux tensions, désirs et frustrations de la petite communauté. C'est pétillant, tendre et corrosif à la fois. Frears résume en 110 minutes les travers de ses concitoyens. Les intrigues s'entremêlent, les répliques cocasses fusent, le phrasé des personnages est parfait, les tensions augmentent, les scènes dramatiques surprennent. Mais comme tout se déroule dans une campagne anglaise bien entendu idyllique, c'est à déguster avec ferveur. (Disciplines concernées : Langue et Littérature anglaises, Education aux médias, Littérature et paralittérature : critères respectifs).

**Svet-Ake / The Light Thief**, Ak-tan Arym Kubat, Kirghizstan, Al-



L'affiche du film  
**Bad Boy Kummer**



La réalisatrice en conversation  
avec une intervenante de  
**C'était Hier**



**C'était Hier**

*lemagne, France, Pays-Bas 2010  
(Distribué en Suisse par Trigon)*

Svet-Ake, littéralement le « petit père lumière », est un bricoleur de génie pour lequel l'électricité et la physique des vents n'ont pas de secrets! Son talent, il le met au service de ses compatriotes, dans le besoin comme lui. Dans son village perdu au milieu des montagnes, loin du pouvoir et de l'économie, il entretient les lignes, trafique les compteurs et, surtout, affronte l'adversité avec une énergie et une générosité constantes. Bon, généreux et aimable, il est sans nul doute la providence de ces villageois oubliés par la civilisation moderne et les lointaines autorités kirghizes qui ne se souviennent d'eux que lorsqu'il y a un profit à réaliser. Le réalisateur joue le rôle-titre : petit bonhomme au visage rond, malicieux et gentil. Décousue au premier abord, l'histoire se structure et se charge peu à peu en émotion, la comédie sociale se mue en drame social. En distillant des anecdotes amusantes et souvent bon enfant, qui font le quotidien de son héros, le réalisateur livre un état des lieux du Kirghizstan, pays toujours en proie aux bouleversements qui ont suivi la chute de l'ancien bloc soviétique. La force de **Svet-Ake**, c'est sa narration fluide, sans dialogues superflus, et son atmosphère presque documentaire. (Disciplines concernées : géopolitique et histoire du bloc communiste ; le Kirghizstan post-communiste et le pétrole; Education aux Médias : le cinéma kirghize).

**Bad Boy Kummer**, Miklòs Gimes, CH, Allemagne 2010 (Distribué en Suisse par Columbus)

Tom Kummer, journaliste de formation et Bernois de naissance, est un érudit, féru de philosophie et de psychologie, qui a la plume facile et l'imagination débordante. Mais c'est aussi une sorte d'aventurier fasciné par Hollywood. Dans les années 1980, il réussit à vendre (et ceci durant 4 ans) aux journaux germano-

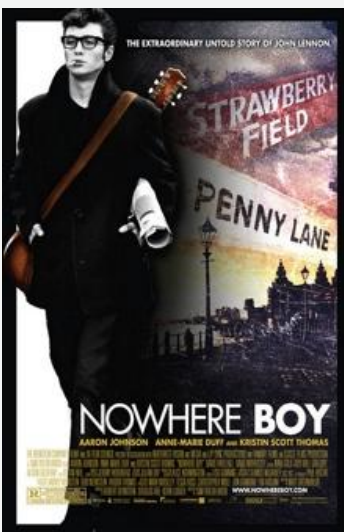
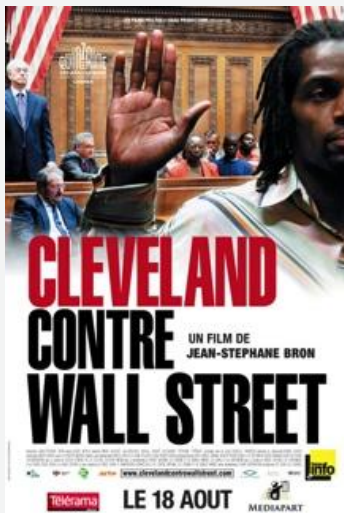
phones de fausses interviews de vedettes : Sharon Stone, Sean Penn ou Bruce Willis, pour ne citer que ceux-là. Lorsque le pot aux roses fut découvert, des gens haut placés dans la presse européenne perdirent leur poste, et Kummer dut changer de métier : il est depuis lors professeur de tennis à Los Angeles. Sa grande erreur, c'est sans doute d'avoir vendu du faux vrai dans la presse écrite. Devant la caméra de Miklòs Gimes, il se raconte. Un documentaire passionnant, un face à face ouvert et sans concession avec Kummer lui-même, sa famille et ses amis, et certains de ceux qu'il a entraînés dans sa chute. On ne peut s'empêcher de penser à l'ascension fulgurante du blogueur Perez Hilton qui (depuis 2005 environ) a acquis droit de cité à Hollywood grâce à ses commentaires sulfureux repiqués sur le Net sur les gens du show business. Encore une dérive que le Web a rendue possible. Pauvre "Bad Boy Kummer" ! Kummer est peu connu en Romandie, mais la vision de ce film pourrait être une base de discussion sur notre rapport actuel aux médias en général, et au Web en particulier. (Disciplines concernées : Education aux médias : la presse "people" en Suisse; les redoutées chroniques "people" d'Elsa Maxwell, Louella Parsons et autres Hedda Hopper dans la première moitié du XXe siècle à Hollywood; info et intox dans les médias; le "pompage" sur Internet).

**C'était hier**, Jacqueline Veuve, CH 2010 (Distribué en Suisse par JMH)

Lucens, été 1937. Sur des photos noir-blanc, des badauds guettent le passage des coureurs du Tour de Suisse. Des actualités d'époque, toujours en noir-blanc, nous montrent ensuite ces coureurs cyclistes en plein effort, traversant la petite agglomération. À la caméra, ceux qui étaient enfants à l'époque se souviennent... C'est tout le monde ouvrier de Lucens que fait revivre la réalisa-



**The Ugly Duckling**, de Garri Bardine



trice qui, petite, passait fréquemment des vacances dans la maison de son grand-père, Jules Reymond, patron depuis 1904 d'une fabrique de pierres fines. Les interviews alternent avec les actualités filmées des étapes du Tour de Suisse 1937 et les photos prises dans la première moitié du siècle passé. Le film documente ainsi la précarité du niveau de vie dans les campagnes, les premières luttes syndicalistes, les prémices de la deuxième guerre mondiale, du point de vue d'une petite ville dont l'expansion a commencé grâce à l'implantation en 1862, de l'entreprise (de taille de pierres fines pour l'horlogerie) Louis-Edouard Junod. Lucens, de modeste village, devint une petite localité industrielle. En 1968, il y eut même une centrale nucléaire expérimentale, qui fut définitivement fermée au bout d'un an, à la suite d'un accident de réacteur! Au jour d'aujourd'hui, seule l'entreprise Gasser-Ravussin, ouverte en 1921, est encore en activité : l'entreprise Reymond a fermé ses portes en 2010. Un très beau travail de mémoire sur une communauté de la Broye. Une fois encore, Jacqueline Veuve remonte le temps, pour notre plus grand intérêt. (Disciplines concernées : Économie : pierres fines de synthèse et pierres semi-précieuses; Éducation aux citoyennetés : ouvriers, paysans et leurs conditions de vie dans l'entre-deux guerres dans le canton de Vaud; Éducation aux médias : le film documentaire).

*Nous mentionnons encore dans ce chapitre deux films que nous n'avons pas vus, nous fondant sur les avis d'enseignants cinéphiles rencontrés à Locarno, au jugement desquels nous faisons totalement confiance :*

**Gadkii Utenok / The Ugly Duckling**, de Garri Bardine (Russie 2010) est un film d'animation russe adapté du conte d'Andersen et transposé en comédie musicale. L'action se dé-

roule dans une basse-cour où coqs, poules, canards et oies vivent en harmonie. Un jour, un coq découvre à l'extérieur de la basse-cour un œuf énorme qu'il rajoute discrètement à la couvée de sa compagne... L'oisillon qui va voir le jour ne ressemble pas à ses congénères. Il est aussitôt exclu et subit humiliations et rebuffades. Jusqu'au jour où il devient un superbe cygne blanc.

Et l'autre, c'est le film de notre compatriote, Jean-Stéphane Bron, **Cleveland contre Wall Street** (CH 2010), qui présente un procès qui aurait pu et dû avoir lieu. Le 11 janvier 2008, des avocats de la ville de Cleveland assignent en justice les 21 banques qu'ils jugent responsables des saisies immobilières qui dévastent leur ville (le scandale des subprimes). Mais les banques de Wall Street attaquées s'opposent par tous les moyens à l'ouverture d'une procédure, et gagnent. On a ici un procès de cinéma, tel qu'il aurait pu se dérouler, avec de vrais avocats, un vrai juge, un vrai procureur, et de vrais témoins et victimes.

## II. POURQUOI S'EN PRIVER ?

**Nowhere Boy**, Sam Taylor-Wood, UK, Canada 2009 (Distribué en Suisse par Ascot-Elite)

Adapté de *Imagine This, growing up with my Brother John Lennon*, écrit par la demi-sœur de Lennon, Julia Baird (Hodder Paperback, 2008), ce bio pic (dont le titre rappelle la chanson *Nowhere Man* écrite par Lennon/MacCartney en 1965) se concentre sur les années d'adolescence de John Lennon (1940-1980). Dans un Liverpool des années 1950 remarquablement reconstitué, il analyse les marques indélébiles qu'imprimèrent sur lui Julia, sa mère biologique qui dut se séparer de lui et Mimi, une tante sévère, mais juste, qui l'éleva avec son mari Georges. Le film s'intéresse surtout aux relations privées, aux secrets de famille, aux





Benoît Magimel dans (  
**L'Avocat**



Gilbert Melki dans  
**L'Avocat**

éclats, aux réconciliations. Les Beatles ne sont jamais évoqués. Lennon a 17 ans quand il réalise que sa vraie mère vit à deux pas. Il la contacte et, avec cette femme-enfant, se découvre une passion commune pour la musique, elle lui apprend le banjo et le yukulele. En 1956, Lennon forme son premier groupe, les « Quarrymen » et fait la connaissance de McCartney en 1957. Ce n'est pas encore le début des *Fab Four*. Julia meurt dans un accident, en 1958. La rage et la frustration qui caractérisent Lennon, son espèce de dépression chronique, tous les éléments trouvent sans doute leur origine dans cette préhistoire. Les interprètes sont excellents, en particulier Aaron Johnson dans la peau de Lennon, et Anne-Marie Duff dans le rôle de sa mère. Il va sans dire que Kristin Scott Thomas en sévère Tante Mimi est comme d'habitude parfaite. Ce film donne envie de revoir ensuite *Backbeat* (Iain Softley, UK, Allemagne 1994) qui décrit la phase hambourgeoise des Beatles (1960 à 1962), lorsqu'ils sont encore cinq. Le quatuor tel que le monde entier le connaît se forme en 1962 ... et se sépare en 1970. (Disciplines concernées : Musique (Histoire du rock / Sol-fège : faut-il encore le connaître pour composer, avec les logiciels de composition ? / Éducation aux médias : films en costumes).

**Cyrus**, Jay et Mark Duplass, USA 2010 (Distribué en Suisse par Fox-Warner)

Le sort sourit parfois aux perdants! John, quadra et le physique ingrat, divorcé depuis 7 ans et inconsolable, apprend de son ex qu'elle va se remarier. Elle l'invite aux fiançailles. Il essaie de draguer, sans succès, et se saoule pour oublier. Lorsqu'il éprouve un besoin pressant et trouve porte close aux WC, il doit courir derrière un buisson et ... une voix de femme commente : "Nice Penis!". Entrée en matière originale s'il en est! Étonnamment, la ravissante Molly semble touchée par ce ma-

ladroit éméché et pleurnichard, et ils passent une nuit, puis les suivantes, ensemble. Mais Molly a un gros secret : Cyrus, un fils obèse, de plus de vingt ans, qui vit avec elle et ne supporte guère de partager sa mère avec un homme. Molly se soumet aux volontés de ce fils qu'elle traite et qui attend d'elle d'être traité comme un enfant. Cyrus et John vont se livrer un duel sans merci, dans le dos de Molly qui ne voit rien, persuadée que ses deux hommes s'entendent. La fin est ouverte, les deux adversaires ont baissé leur garde, momentanément en tout cas. Le film est drôle amer, intelligent, et ne manque pas de soulever le problème des familles reconstituées. John C. Reilly est tout simplement touchant, voire bouleversant. (Les Festivaliers pouvaient encore découvrir **Hard Eight** (Paul-Thomas Anderson, USA 1996), **Boogie Nights** (Paul Thomas Anderson, USA 1997), **Walk Hard : The Dewey Cox Story** (Jake Kasdan, USA 2007), et **Step Brothers** (Adam McKay, USA 2008), films avec John C. Reilly que M. Père a présentés comme inédits en Suisse! Erreur : **Boogie Nights** est sorti chez nous! Nous ne pouvons que vous inviter à découvrir cet acteur hors du commun, chantre de l'improvisation, polyvalent, protéiforme, toujours excellent.)

**L'Avocat**, Cédric Anger, France 2010 (Distribué en Suisse par JMH)

Le scénario de **L'Avocat** retrace les débuts de carrière d'un jeune avocat ambitieux et doué, Léo, qui s'est promis de se faire rapidement un nom et une fortune. Lorsqu'il est contacté par un homme d'affaires qu'on dit lié à la mafia, il n'hésite guère : son travail consiste à rédiger des contrats pour des sociétés peut-être fictives, et à défendre les intérêts de son client, qui devient un ami. Mais les affaires en question se révèlent très, très douteuses : déversement illégal de déchets



(Depuis la gauche) Annette Bening, Julianne Moore, Josh Hutcherson, Mia Wasikowska et Marc Ruffalo dans **The Kids Are All Right**

toxiques, disparitions de témoins, trafics très illicites. Leo fait l'objet de surveillance policière. Comment, dès lors, protéger sa famille et lui-même, sans trahir la parole donnée ? Même si l'intrigue n'est pas nouvelle, ce thriller porté par une palette de très bons acteurs (Benoît Magimel, Barbet Schroeder, Gilbert Melki, Eric Caravaca, etc.) qui a tenu en haleine le public de la Piazza, mérite une vision !

**Coeur Animal**, Séverine Cornamusaz, CH, France 2009 (Distribué en Suisse par Frénétic)

Librement inspiré du *Rapport aux bêtes* de la Valaisanne Noëlle Revaz (Gallimard 2002), le premier long métrage de la Vaudoise Séverine Cornamusaz est un drame dans la paysannerie de montagne. Il a fait un passage discret dans les salles de Roman-die en novembre 2009. Mais il y a le DVD!

Le film, tourné en cinémascope, se déroule dans un alpage isolé. Un couple qui ne se parle guère, un mari qui semble tenir plus à ses bêtes qu'à sa femme, parce que le bétail, ça se dresse, ça rapporte et ça n'a pas d'états d'âme! Paul ne sait ni aimer Rosine, ni lui parler. Rustre et brutal, il semble avoir un coeur pour les animaux, mais pas pour les humains. Lorsque sa femme tombe malade et ne peut plus travailler, il doit engager de l'aide : un Espagnol extraverti, volubile et souriant. À son contact, Paul va enfin s'humaniser, du moins on l'espère... **Coeur Animal** est un huis clos d'une grande violence psychologique tourné dans un magnifique décor naturel. La montagne, impressionnante, rude et souvent dangereuse, un personnage en soi, dont Paul pourrait être le reflet. Évoluant avec aisance entre naturalisme et lyrisme, le scénario a juste ce qu'il faut de violence larvée ou déchaînée, l'histoire et ses protagonistes bouleversent. On ne peut s'empêcher de penser au **Höhenfeuer** (CH 1985) de Fredi Murer en voyant **Coeur**

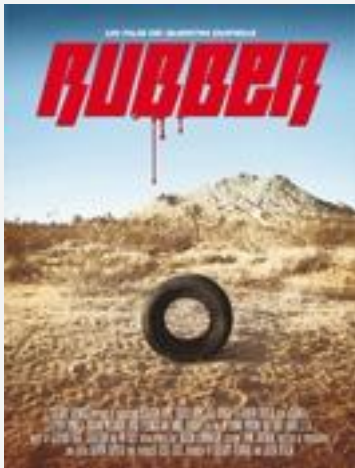
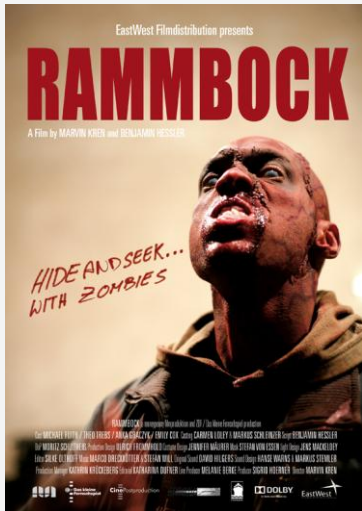
**Animal**, et qui déciderait de voir le Cornamusaz, devrait louer en même temps le DVD du Murer ! (Discipline concernée : Education aux médias : le cinéma suisse, le film de montagne).

**The Switch**, Josh Gordon et Will Speck, USA 2008 (Distribué en Suisse par Ascot-Elite)

Un film sur la procréation assistée d'une quadragénaire carriériste, de vieux amis qui s'aiment sans le savoir, et d'une pipette de sperme qui ne contient pas ce que l'on croyait. Pour qu'il y ait le film, il faut que Wally et le donneur soient invités par Kassie à la méga-fête organisée à l'occasion de l'insémination, et que la précieuse pipette soit aussi de la fête. On se demande pourquoi une pipette, alors que le donneur est là... Mais bon! Une comédie sur l'infertilité, la procréation assistée, et sur les changements de calendrier des événements majeurs d'une vie. Le jeune garçon qui joue le rôle du fils tant désiré, Thomas Robinson, est tout simplement à croquer, tout comme son père dans le film, Jason Bateman! À voir avec l'esprit ouvert et le sourire.

**The Kids are all right**, Lisa Cholodenko, USA, France 2010 (Distribué en Suisse par FilmCoopi)

Nic et Jules, deux lesbiennes, ont fondé une famille pas ordinaire : Nic est médecin, Jules se cherche encore professionnellement. Ensemble elles ont élevé un garçon et une fille du même donneur, portés par Jules. Devenus ados, les enfants veulent connaître leur père biologique (Mark Ruffalo), qui entre dans la vie des deux jeunes, puis de toute la famille, et ne veut plus en sortir! Bouleversements, crises : est-ce que vingt ans de vie commune et d'union familiale peuvent être ainsi remis en question ? Avec ses dialogues drôles et percutants, ses situations souvent comiques, ses trouvailles de scénario pour illustrer une crise familiale pas comme les autres, ce film est une perle à ne pas



Timotei Duma et Ana Ularu dans *Periferic*

laisser passer. Un hymne à la famille, quelle qu'elle soit, et aux valeurs familiales qui osent faire un pied de nez aux conventions.

**Rammbock**, Marvin Kren, Allemagne 2010

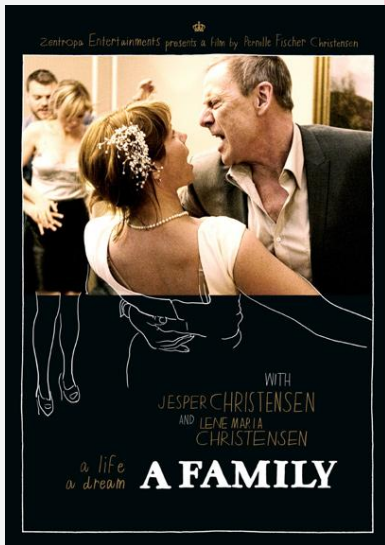
Un film de zombies pas tout à fait comme les autres, tout d'abord parce qu'il est allemand! Ses deux héros, Michael et Harper, trouveront l'amour. Michael est revenu exprès de Vienne pour rendre sa clé à Gabi, mais aussi pour tenter de la reconquérir, mais il ne la trouve pas. Toute la ville est envahie de zombies affamés et assoiffés ! Michael et un jeune homme prénommé Harper se barricadent dans l'appartement et rivalisent d'invention pour ne pas servir de hors-d'œuvre aux zombies qui assiègent l'immeuble. Au gré des rebondissements, et des rencontres avec d'autres locataires, l'histoire progresse, avec son lot de confrontations et de morts violentes. Grâce à un scénario qui ne donne jamais dans la complaisance gore et inutile, des dialogues sobres et une mise en scène fluide, le film progresse allègrement et on est "déçu en bien" par les 64 minutes que dure le film. Les personnages sont attachants : Michael, l'amoureux naïf éconduit, Harper, le jeune plein d'astuces, certains locataires en plein drame existentiel. Le film explore l'architecture du bâtiment, pénètre dans quelques appartements, et offre à ses personnages deux liens avec le monde extérieur : les fenêtres qui donnent sur la cour intérieure, et les nouvelles à la télévision qui suggèrent un possible retour à la normale. Le film s'achève sur une note romantique inhabituelle dans le genre. (Disciplines concernées : Education aux médias : le film de vampires, de zombies ou autres épidémies; le cinéma allemand des vingt dernières années ; les grandes années de l'histoire du cinéma allemand au 20<sup>e</sup> siècle; Les illustres exilés allemands à Hollywood dès les années 1930).

**Rubber**, Quentin Dupieux, France 2010 (Distribué en Suisse par Xenix)

Dans le désert californien, des spectateurs incrédules assistent aux aventures d'un pneu psychopathe doté de pouvoirs télécinétiques qui fait un carnage, tout en épargnant systématiquement une ravissante jeune femme ! Le pneu-tueur en série a quelques autres traits anthropomorphiques : il adore certaines émissions TV, et se contemple parfois dans un miroir. Et avant de faire exploser oiseaux, mammifères ou têtes humaines, il vibre de fureur! Alertée, la police locale enquête, et compte les cadavres. Ce road-movie ne peut qu'être "déjanté", et il tient la route presque pendant ses 85 minutes! C'est original, pas bête et très méchant! On se demande comment Dupieux a dirigé son interprète principal (il prétend avoir photographié son pneu image par image, comme cela se fait dans le dessin animé traditionnel). Le film provoque, désole, questionne sur l'essence du film et de ses spectateurs, peut-être pas jusqu'au bout. Le tout est filmé dans une belle lumière naturelle, et ce road-movie d'un genre nouveau se développe ad absurdum avec beaucoup d'humour.

**Periferic**, Bogdan George Apetri, Roumanie, Autriche 2010

Adapté d'une histoire écrite par le réalisateur roumain Cristian Mungiu en collaboration avec Ioana Uricaru, ce film distille les humiliations cruelles que la société multiplie envers ceux qu'elle exclut. Matilda, qui purge une peine de cinq ans, a une permission de 24 heures pour assister à l'enterrement de sa mère. Elle compte se faire la belle, avec l'aide d'un passeur. Il lui faut encore mettre la main sur 1'500 €. L'histoire se divise en 3 actes, chacun portant le nom des 3 hommes dans la vie de Matilda : Andrei, son frère, Paul, son ancien amant et souteneur, et Tomas, son fils de 8 ans. Andrei refuse de l'aider, et toute la famille en deuil la chasse comme



Isild Le Besco et son ravisseur dans **Au Fond des Bois**



Agnieszka Grochowska dans **Beyond the Steppes**

une pestiférée. Paul, qui l'a remplacée, essaie de se débarrasser d'elle avec quelques centaines d'Euros, mais un accident imprévu permettra à Matilda de mettre la main sur son argent! Elle va alors chercher Tomas dans l'orphelinat où l'a placé Paul. Tout jeune qu'il soit, Tomas est déjà perversi par le monde, et n'a rien de plus pressé que de voler sa mère et de s'enfuir. De conflit en conflit, d'échec en échec, trompée par tous, Matilda se retrouve, au soir de cette journée de liberté, seule et sans le sou. La quintessence du *film noir*, même s'il est tourné en plein jour. La situation de l'héroïne est désespérée et elle a 24 heures pour redevenir maîtresse de son destin, ou retourner en prison. Mais la rédemption est-elle possible ? Interprétation sans faille de l'actrice Ana Ularu.

**En Famille**, Pernille Fischer Christensen, Danemark (Prix du Jury FIPRESCI) (Distribué en Suisse par Ascot-Elite)

Ditte Rheinwald descend d'une longue lignée de boulangers de Copenhague, fournisseurs de la cour du Danemark. Les images liminaires offrent un album de famille : photos et coupures de journaux présentant la dynastie Rheinwald sur plusieurs générations. Et voilà que la jeune femme, galeriste reconnue, prend en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, deux décisions lourdes de conséquences sans en parler avec son partenaire, Peter. Elle avorte pour ne pas laisser échapper un poste intéressant à New York. Puis elle décide de ne plus partir du tout, pour s'occuper de son père Rikard atteint d'un cancer terminal. La douloureuse agonie de Rikard et ses répercussions sur l'entourage prennent alors le pas sur tout autre problème qui pourrait exister. La famille réunie entoure le mourant, et on ne sait plus très bien à la fin de quoi voulait parler le film.

**Au fond des Bois**, Benoît Jacquot (France, Allemagne 2010) (Distribué en Suisse par Agora)

L'intrigue de ce film en costumes se déroule dans la France rurale du 19<sup>e</sup> siècle, et explore la fascination irrésistible exercée par un vagabond analphabète (il sait les noms des douze empereurs, mais il écorche abominablement le français) aux dents pourries sur la fille du docteur d'un petit village. Le syndrome de Stockholm avant qu'on l'invente ! Sous l'emprise de ce sauvage qui la dégoûte et lui fait peur, mais dont elle semble jouir des abus sexuels, la jeune femme suit le vagabond dans les bois jusqu'à ce qu'ils soient rattrapés. Dès lors, elle se pose en victime et accuse son ravisseur de l'avoir envoûtée et violée. L'homme écope d'une longue peine de prison, la jeune femme, qui porte son enfant, se marie. Basée sur des faits authentiques, cette histoire raconte comment une fille de bonne famille découvre les plaisirs de la chair, découvre la bête en elle. Le vagabond est qualifié de macaque, à juste titre! Difficile de comprendre l'attirance de la belle pour lui. Et difficile aussi de ne pas rire, lorsqu'Isild Le Besco joue la possédée, encore plus ridicule que Lindar Blair dans **The Exorcist** (William Friedkin, USA 1973).

**Beyond the Steppes**, Vanja d'Alcantara, Belgique, Pologne, 2010

La cinéaste belge, Vanja d'Alcantara, raconte le parcours bouleversant, durant la 2<sup>e</sup> Guerre Mondiale, de sa grand-mère en lutte contre l'adversité humaine et climatique pour préserver son enfant. En 1940, au lendemain de l'invasion de l'Est de la Pologne par l'Armée soviétique, Nina, épouse d'un officier polonais, est déportée avec son bébé aux confins de la Sibérie. Longue marche épuisante. Avec les autres prisonnières, elle est contrainte de travailler dans un sovkhose sous la surveillance de la police politique russe, un travail qui semble épuisant, et inutile : casser des



Pietro Casello (Pietro) et Francesco Lattarulo (son frère, Francesco) dans **Pietro**



Pietro Casello et Fabrizio Nicastro (Nikki, un des "amis" de Francesco) dans **Pietro**



Au centre, debout : Gabriela Velasquez et, tenant le bébé, Bruno Odar (Clemente) dans **Octubre**

pierres, creuser des tranchées, alors que leur lieu de temps est loin du théâtre des combats. Pas de pathos ni de misérabilisme, le film a un style froid, épuré. La jeune femme ne craint ni de prendre ni de donner des coups, elle se relève toujours, elle tient bon. Les Russes n'ont aucune compassion, seule une famille kazakh semble la prendre en pitié. On n'en saura pas plus. La construction un peu elliptique laisse beaucoup d'interrogations sans réponses, et c'est un peu frustrant. Ceci dit, on est frappé de plein fouet par la rudesse désertique de la steppe du Kazakhstan, l'impression d'être perdu dans un no man's land où les corvées "pour intensifier l'effort de guerre" ne sont que tortures et humiliations gratuites, destinées à tuer à petit feu les prisonnières. (Disciplines concernées : Histoire : la 2<sup>e</sup> Guerre Mondiale, le retournement des alliances en 1941; Géographie physique et politique : le Kazakhstan, l'ancien bloc soviétique, kolkhozes et sovkhoses).

#### **Pietro, Daniele Gaglianone, Italie 2010**

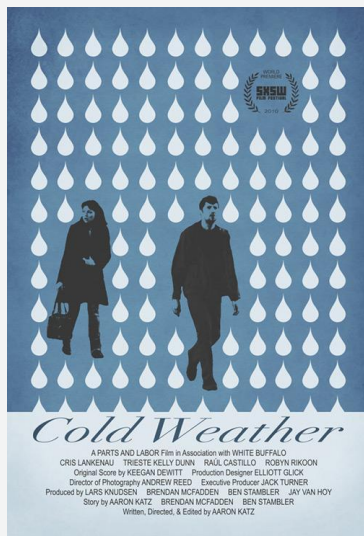
Dans ce film déprimant, deux frères : Pietro, naïf et gentil, mais mentalement handicapé, et son frère, héroïnomane et alcoolique. Le premier a un appartement et un petit boulot de distributeur de prospectus. Est-il besoin de dire que le second et les voyous qu'il fréquente se moquent de Pietro, du haut de leur arrogance imbécile, le réduisant à un rôle de bouffon ridicule, tout en profitant de lui. Ce qu'il accepte aveuglément, longtemps. Le film est divisé en d'innombrables scènes, chacune annoncée par un intertitre. Les scènes où ils sont des dizaines à se gausser de Pietro vont crescendo, et on attend l'éclat, on se demande quand il va ouvrir les yeux. Gaglianone a recours à des effets de floutage puis de mise au point sur une image, pour souligner la perception retardée de Pietro, sa vision subjective. C'est fatigant et peu

convaincant. Il y a aussi des coupes noires dans le déroulement du film, discontinuité de la perception du personnage. Et un des tourmenteurs de Pietro lui (et nous) explique même la différence entre "voir" et "ne plus voir" à l'exemple de Michel Strogoff : il lui couvre les yeux de la main, puis l'enlève. Jeu débile que Pietro reprend à son compte, et qui illustre la confiance aveugle qu'il voue trop longtemps aux autres! Après le cathartique éclat, Pietro parle tranquillement à la caméra et explique comment il en est venu là. Tout ça pour ça ???

#### **La nostra Vita, Daniele Luchetti (Italie 2010) (Distribué en Suisse par Xenix)**

Le film débute sur un ton léger, tout va bien dans le meilleur des mondes possibles. Un jeune couple qui s'aime attend son troisième enfant. Mais la jeune mère meurt en couches. Choc, marasme, révolte, le veuf décide, avec rage et par n'importe quel moyen, de compenser cette disparition en offrant tout le confort matériel à ses deux grands fils et au bébé. Ce qui va l'amener à friser la loi, et à s'enfoncer dans des complications dont il ne pourrait sortir sans l'appui de sa famille et de ses amis. Je ne sais pas si on peut parler de mise en scène, j'aimerais presque dire que le propos est xénophobe (on y recommande de ne jamais confier certains travaux du bâtiment à des noirs, et on y constate qu'il n'y en a point comme les Italiens pour faire le travail vite et bien!) et un peu simpliste. L'histoire est pleine de malheurs, de vilenies et de bons sentiments, mais elle ne suscite guère d'émotion. Peut-être Lucchetti a-t-il voulu dresser un portrait de l'Italie actuelle, avec ses problèmes économiques, ses préjugés xénophobes et racistes, sa corruption, ses bouillonnements désordonnés...

#### **Octubre, Daniel et Diego Vega, Pérou 2010 (Distribué en Suisse par Look Now)**



François Sagat, acteur français, dans *L.A. Zombie*



Le mois d'Octobre a une connotation religieuse, et c'est le mois des miracles. Dans le film des Frères Vega, c'est aussi le mois de l'amour, de la victoire sur l'avarice et la solitude. Dans les rues de Lima, des processions disent l'espoir fervent d'un monde meilleur où les problèmes seront résolus. Le personnage principal, Clemente, prêteur sur gages peu disert et solitaire, n'en a cure. Une fois par semaine, il assouvit ses pulsions de mâle chez une prostituée. Le reste du temps, il reçoit les emprunteurs, juché à un bout de table sur un siège nettement plus haut que celui de ses clients : ainsi il garde le contrôle de la situation! Mais tout pourrait changer lorsqu'un bébé est déposé dans sa maison, et qu'il engage Sofia, une voisine célibataire, dévote mais sensuelle, pour prendre soin de l'enfant, en attendant de retrouver la mère. La vie de Clemente est bouleversée par cette double présence chez lui, mais il faudra beaucoup de temps pour que sa carapace endurcie se fissure. Symbole de sa lutte pour camper sur ses positions : le faux billet que lui a donné un client et qu'il essaie sans succès de refiler à des clients ou amis trop confiants. Saura-t-il remettre sa vie et ses rapports à autrui en question ? Ce film choral (on suit le destin de quelques autres personnages) est empreint d'humour noir, mais ne sombre jamais dans le mélodrame. La photo est belle, avec un accent tout particulier sur les plans symétriques.

### III. À EVITER

#### *Cold Weather*, Aaron Katz, USA 2010

On a 2 films en un, aussi ennuyeux l'un que l'autre, si j'en crois ce que j'ai vu. Doug et sa soeur partagent un appartement à Portland (Oregon). Elle sait ce qu'elle veut, lui au contraire se tâte et paresse jusqu'à ce qu'il trouve un emploi de nuit dans une fabrique de glace! Il se lie d'amitié avec Carlos, avec qui il parle de

rien, et de tout. Les 3 jeunes gens sortent ensemble, et parlent encore de rien, et de tout. Pendant 50 minutes. Voilà que réapparaît une ancienne flamme de Doug, Rachel, et le quatuor... etc. On s'intéresse plutôt au frère et à la sœur, qui se côtoient depuis toujours sans se connaître. On bâille déjà abondamment, et la disparition de Rachel ne nous réveille pas. Doug présage un malheur et le trio mène l'enquête, ainsi débute le deuxième film. Les acteurs sont ternes (même si certains ont trouvé Trieste Kelly Dunn, l'actrice qui joue Gail, la soeur, absolument adorable!), l'intrigue et les dialogues sont ternes, et il pleut tout le temps à Portland! Et dire que M. Père nous avait annoncé une comédie originale et irrésistible.

#### *L.A. Zombie*, Bruce LaBruce, Allemagne, USA, France 2010

Porno gay gore, le film a été exclu du Festival de Melbourne par le "Bureau de classification des films et de la Littérature". Pouvait-on rêver de meilleure publicité ? Ce fut donc une première mondiale attendue, le 5 août à Locarno. Ce long métrage (63 minutes) est consacré à un être venu de la mer, zombie extraterrestre homosexuel et nécrophile. À moins que cette créature qui hante L.A. soit un SDF schizophrène, qui s'applique à ressusciter des mâles déchiquetés en pénétrant leurs plaies béantes de son méga membre fourchu et salvateur. LaBruce affirme avoir innové, puisque son personnage ressuscite les morts. Mais le résultat entre son intervention et les zombies standard est le même : ce sont des morts-vivants qui se relèvent. Et où veut en venir LaBruce avec les gros plans de son héros en larmes au milieu de pierres tombales, en particulier celle où on lit LOI (LAW) ? Ou en faisant de lui un SDF qui porte les couleurs de l'Amérique (crâne rasé blanc argenté, peau bleue, vêtements,

quand il en porte, rouges ou bleus) ? Le film était en compétition pour le Léopard d'Or. Allez comprendre!

*À la question de savoir si le changement de direction à Locarno a marqué une visible amélioration, ou péjoration, franchement non. M. Père a peut-être osé quelques titres osés de plus que ses prédécesseurs, mais*

*dans l'ensemble, le programme 2010 ne nous semble ni pire, ni meilleur qu'avant. On s'est demandé pourquoi d'alertes quadragénaires ont été honorés (Chiara Mastroianni, John C. Reilly), alors que nombre de vétérans attendent encore des distinctions, mais finalement, on était très content de les voir de près! Jugement reporté à l'année prochaine.*

---

**Pour en savoir plus :**

Le site du Festival de Locarno :

<http://www.pardo.ch/jahia/Jahia/home/lang/en>

---

**Suzanne Déglon Scholer** enseignante au gymnase, chargée de communication de Promo-Film EcoleS, fondatrice de la TRIBU des Jeunes Cinéphiles, août 2010